

Trajectoire du sujet entre la mémoire collective, l'enjeu autobiographique et la vie sous la dictature chez Herta Muller*

Prof. univ. dr. Doinița Milea
Universitatea „Dunărea de Jos” din Galați

Résumé : *L'incompatibilité et l'inadaptabilité, la dégradation des relations interhumaines ou l'absence de communication, signes d'un désaccord majeur avec le monde réel, extra fictif, restent dans la structure de profondeur du texte romanesque, masqués par les préfabriqués littéraires, ce qui suppose soit la connivence culturelle et historique du lecteur, soit la coopération interprétative dans le décodage d'une auto fabulation, à la limite entre fiction et confession. Herta Muller raconte le quotidien dans un Etat totalitaire en écrivant L'Homme est un grand faisan sur terre, Le Renard était déjà le chasseur, L'animal du coeur, La Convocation, par des images qui vont d'un cercle de dissidents roumains à l'angoisse d'une femme convoquée par la Securitate, la police politique de l'époque.*

Mots-clés : *Herta Muller, écriture mémorielle, fiction du totalitarisme, Prix Nobel de la littérature*

Au-delà des cultures et des espaces culturels, la littérature suppose des tensions entre les modèles esthétiques et politiques, les répertoires thématiques et identitaires. Le temps de l'écriture et de sa mise en histoire a posé le problème de l'engagement d'un écrivain qui traverse une époque. La définition de l'intellectuel impliqué se place entre l'utopie de l'objectivité absolue et la dérive idéologique des intellectuels engagés, où se dessine un autre rôle de l'intellectuel. La quête d'identité fait naître un espace descriptif de la mémoire fictive, qui, du point de vue de la structure narrative, engendre la forme de la littérature de témoignage.

L'écrivaine germano-roumaine Herta Muller, qui a reçu le prix Nobel de littérature, évoque dans ses livres sa vie sous la dictature roumaine à laquelle elle ajoute des éléments liés à l'expérience de la déportation de ses parents au milieu de la Seconde Guerre mondiale dans la Dobroudja, territoire couvrant le sud-est de la Roumanie, ce qui donne à ses textes la dimension d'une tragédie qui dépasse l'expérience personnelle et porte un message plus large d'un destin collectif. Il y a ici une importance symbolique non seulement pour les Allemands du Banat, non seulement pour les cultures allemandes le long du Danube et dans les Carpates, mais également pour ceux qui ont été terrassés par le système communiste. Ses diverses déclarations publiques sont la preuve que son pays d'origine lui fait toujours aussi mal, et que la plaie ne se refermera jamais.

Le comité suédois du prix Nobel a rendu hommage récemment à Stockholm à l'œuvre d'une écrivaine qui a grandi en Roumanie au temps du régime communiste, qui est ensuite passée en Allemagne fédérale en 1987, en la récompensant « pour avoir dessiné les paysages de l'abandon » dans ses œuvres. Elle est la douzième femme couronnée par le Nobel, récompensée pour avoir, « avec la densité de la poésie et la franchise de la prose, dépeint l'univers des déshérités. Ses romans donnent avec leurs détails ciselés une image de la vie quotidienne dans une dictature pétrifiée, » a souligné l'Académie suédoise.

Peu connue du grand public jusqu'au début des années 2000, Herta Müller a été découverte et saluée par la critique dès 1984, avec la parution d'un recueil de récits, *Bas-fonds*, qu'elle avait réussi à faire sortir clandestinement de Roumanie. Son dernier roman *Bascule du souffle (Atemschaukel)*, évoque l'exil des Allemands de Roumanie vers l'URSS après 1945, ces déportations dont beaucoup ne revinrent pas. *La Bascule du souffle* est, comme le texte de Soljenitsyne- *Une journée d'Ivan Denissovitch*-, la chronique terrifiante de ces années de froid, de faim et de découragement qui tuent dans un camp de travail en Russie. Mais la singularité du livre de Herta Müller réside dans sa force de dépasser le réel. Sous sa plume, le camp devient un conte cruel, une fable sur la condition humaine. Ici les arbres parlent, le ciment boit, la pendule a mal à son ressort cassé, la faim voyage dans le

corps d'un ange, et le coeur, dans une pelle.

Le précédent auteur allemand lauréat du Nobel de littérature est Günter Grass en 1999, tandis qu'en 2004, c'est une écrivaine germanophone, l'Autrichienne Elfried Jelinek, qui a reçu cette prestigieuse récompense.

Candidate à deux reprises au prix Nobel de Littérature, Herta Müller est née en Roumanie dans la communauté des Souabes, minorité de langue allemande de la province historique de Banat. Elle fait des études de langue et de littérature allemandes à Timisoara, en quittant la Roumanie en 1987 pour s'établir en Allemagne, à Berlin – ouest, mais ses premiers travaux littéraires datent de 1982.

Bien qu'elle vive à Berlin, Herta Müller continue à écrire sur son expérience roumaine : «Ma réaction devant la mort a été la soif de vivre. La soif de mots. Seul le tourbillon des mots réussissait à exprimer mon état d'esprit, » avouait Herta Müller pendant la traditionnelle lecture qui précède la remise du prix Nobel de Littérature. «En ce qui me concerne, l'expérience essentielle de ma vie, a-t-elle eu l'occasion d'expliquer, c'est en Roumanie que je l'ai faite, sous la dictature. Le fait de vivre à plusieurs centaines de kilomètres de la Roumanie, ne me fera pas oublier ce que j'y ai vécu. En partant, j'ai emporté mon passé et il faut dire qu'en Allemagne la crainte de la dictature est toujours là».

«J'ai dû apprendre à vivre en écrivant et non vice-versa. Je voulais vivre à la hauteur de mes rêves, c'est tout. L'écriture fut alors pour moi une manière d'exprimer ce que je ne pouvais pas vivre effectivement. »

Toute son œuvre est traversée par la douleur des victimes des Etats totalitaires, par la marginalisation et par la peur de la mort,. Il y a parfois dans sa prose, un mélange de scènes réalistes, de souvenirs, d'images oniriques assez surréalistes ; elle se montre assez lyrique. Son témoignage est marqué par des épisodes douloureux de son enfance. Le prix Nobel de littérature récompense chaque année l'auteur qui « produit dans le domaine littéraire l'oeuvre la plus remarquable d'une tendance idéaliste». Ces auteurs ont un point commun : un engagement largement présent dans leurs écrits. Le prix Nobel de littérature ne récompense en effet pas un ouvrage mais le travail dans sa totalité. Tous ont dépeint le XXe siècle, ses luttes, ses atrocités, ses absurdités, ses entraves à la liberté d'expression. On peut notamment mentionner les existentialistes Albert Camus et Jean-Paul Sartre, les écrivains politiquement engagés comme Pablo Neruda, Thomas Mann, une liste longue ayant des personnalités qui ont marqué la culture contemporaine. On parle d'un «vote politique» autant que littéraire.

« J'ai dédié ce livre à la mémoire de mes amis roumains qui ont été tués pendant le régime de Ceausescu. J'ai senti que s'était de mon devoir de le faire », disait, Herta Müller, médaillée du Prix Nobel pour la littérature pour son roman *L'Animal du cœur*, volume déjà récompensé en 1998 par le prestigieux International Impac Dublin Literary Award. « Quand il y a tant de peur au monde » - la citation qui ouvre le livre est prise de Gellu Naum – parle de la disparition des amis chers et représente la motivation et la source d'énergie qui fait naître l'acte artistique, au-delà de la condamnation du communisme, des distorsions ethniques, des options politiques, des conflits personnels. Une hypersensibilité refait un monde plein d'effrois qui envahissent l'homme, où qu'il soit. La grand-mère dit à l'enfant, avant de la coucher : « fais bien reposer animal de ton cœur, car tu as joué beaucoup aujourd'hui ». Le cercle herméneutique de la prose qui proteste contre le régime Ceausescu, que l'auteur ouvre par la publication de son premier livre, *Niederungen (Bas-fonds)*, dont, en 1984, la variante roumaine censurée et, en 1985, la variante originale) résiste à toutes les critiques grâce à la présence de « l'animal du cœur » et à un perpétuel processus de renouvellement formel (néo-futuriste, fauviste, naïf, surréaliste, néo-avant-gardiste absurde) de tous les romans publiés dans les années '90 par Herta Müller.

L'art de l'écrivain allemand d'origine roumaine crée un monde intermédiaire, surréaliste, placé au passage entre le silence stupéfait et l'aveu trop dur pour pouvoir être compris. Cela parce que : « La bouche plein de mots, on peut fouler aux pieds tant de choses, comme si on foulait l'herbe aux pieds. Le silence peut avoir le même effet ». [notre trad.] C'est le monde du roman *L'Animal du cœur*, un territoire conduit par un dictateur et par ses surveillants, où les gens abrutis se nourrissent du sang pris dans les abattoirs et produisent des moutons en tôle et des pastèques en bois, d'où l'on ne peut se sauver que par la poésie, par l'amitié et par la pensée de l'évasion. L'univers créé dans ce livre est une machine kafkaïenne, fondée sur l'expérience de la colonie pénitentiaire qu'était devenue la Roumanie du régime communiste. Derrière se retrouve la biographie de l'écrivain, pendant sa vie d'étudiante. On y découvre entièrement une autre logique du rêve, privée de son interprétation. L'occultation des fragments est une énigme, une devinette. Le lecteur astucieux amasse, pour déchiffrer le mystère du rêve, assez d'indices, dès les premières pages du roman : l'animal du cœur, pour citer la grand-mère « chanteresse », le « carré » de la chambre du foyer étudiant (contrainte du talonnement, dont seule Lola a fini par s'échapper, en se pendant dans son armoire), « les cœurs » des pièces du jeu d'échecs du grand-père, la petite clé de sa propre mallette dans laquelle elle gardait le journal de Lola, la clé secrète des amis Kurt, Georg et Edgar, « le cercle » apparu sur la table et sa main au moment où la couturière - qui aidait les jeunes à fuir secrètement le pays - lui lisait l'avenir dans les cartes. Chez cette femme elle avait laissé, dans la dernière année de sa vie d'étudiante, tout d'abord la clé secrète de son amitié avec les trois camarades schwanniens, puis les papiers venus de l'étranger (raison réelle du besoin de cacher la clé) que le capitaine Piele cherchait.

Le rêve concernant la montre réveil et la fillette complique la parabole / plaisanterie. Le rêveur devrait être l'héroïne, qui avait déjà fini ses études depuis un an et travaillait comme traductrice dans une usine. Elle se voit enfant, envoyée par sa mère chez un horloger, parce que leur réveil s'était abîmé. Le nom de l'Horloger serait Toni (Anton). C'est l'abréviation du nom d'un saint italien, respecté en égale mesure par l'église catholique que par celle protestante. Trop petite pour comprendre, la fillette croit que le nom de l'artisan est celui d'un ogre « Lhorlogertoni ». Celui-ci fait une mauvaise plaisanterie – comme dans le théâtre absurde d'Eugène Ionesco, ou dans celui de la cruauté d'Artaud : il rompt toutes les pièces et les mécanismes du réveil et dit à la fillette que sa mère pouvait en faire de la soupe, car il était impossible de le réparer. La première réaction de l'enfant est d'avoir peur, pensant que sa mère allait la gronder pour la destruction de la montre. La deuxième, survenue dans ce même rêve, est de retirer les petites roues, les pièces du mécanisme de la marmite, de la plus petite à la plus grande. La troisième réaction est de tout avaler, selon l'ordre intérieur du mécanisme. Elle a l'intuition d'une régénération de son être (sonnant) attaqué. L'obsession maternelle de protéger son enfant devient tentative de reconstitution de « l'animal du cœur » et de récupération du temps du bonheur. Avant d'avoir eu ce rêve, Herta Müller avait relaté la grande tentation du personnage féminin de se laisser couler dans la rivière, dans un « sac » et quelques paires de pierres ; puis la fenêtre du cinquième étage un autre « carré » qui s'annule à cause de la résistance d'un seul point de son être, « l'animal du cœur », la minuscule souris dont lui avait parlé sa grand-mère. La correspondance avec ses trois amis, Kurt, Georg et Edgar, constitue aussi des carrés (les enveloppes) collés avec la langue et signés avec un poil à l'intérieur – pour savoir si les espions qui les surveillaient et le capitaine Piele avaient intercepté les messages. La stratégie de l'expéditeur annonce, de manière codifiée, un risque proche pour les autres, ou bien même le danger majeur de l'arrestation et de la mort, par la mise du point d'exclamation après la formule de contact : respectivement de la

virgule (normalement obligatoire) pour que les officiers de la Securitate ne pigent pas le message de la demande d'aide.

Le monde créé (tout comme la ville par laquelle s'égare K., le château devant lequel attend le héros de Kafka ou l'espace créé par les notes de Harry Haller, du roman de Hesse) est une image de l'identité, un espace du dédoublement, une réalité signifiante, qui se superpose au monde par son caractère de double imaginaire de l'écrivain, mais qui suppose aussi la re-construction imaginative du lecteur. La présence des conventions de l'authenticité (lettres, documents officiels, journaux trouvés) crée un mélange contradictoire entre l'invention et le document fictif, tout en effaçant la frontière entre la fiction et la réalité, entre l'imagination et le réel. L'évasion dans l'abstrait, dans l'irréel, ou dans l'inconscient, génère une dimension métaphysique de l'existence, tandis que l'allusion livresque – une dimension intertextuelle; ce qui compte est le fonctionnement simultané des deux mondes, par fictionnalisation progressive.

Dans un entretien réalisé par Lothar Schröder, le 9 octobre 2009, publié dans la *Revue des ressources*, Herta Müller parlait de la littérature qui puisse restituer le passé : « Seule la littérature permet de faire ressortir un individu de l'Histoire. Elle accède à sa vérité par l'invention, l'imagine à travers le langage. Mais seule la recherche historique peut documenter un événement, le présenter comme une vision d'ensemble. Elle peut examiner et, à l'aide d'analyses et de statistiques, tirer des conséquences sociales, politiques et psychologiques. Toutes les deux, la littérature ou l'historiographie, sont également nécessaires – elles se complètent ». Le problème de la force de son écriture, de son authenticité permet une discussion sur la liaison entre littérature engagée et la liberté d'expression à travers la littérature, dans une époque, où les écrivains utilisaient plus des formes littéraires métaphoriques et allégoriques, un genre littéraire comme celui de Herta Müller, situé entre le roman, la poésie et l'autobiographie, ne correspondent pas à un genre littéraire commun.

Il est intéressant à voir comment la presse a apprécié le ton particulier de la confession qui structure le texte de Herta Müller. Le 9 octobre 2009, Tilman Spreckelsen appréciait, dans un article publié dans *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, qu'elle « se rapproche d'Imre Kertész, lauréat du prix Nobel de littérature il y a sept ans. Et en remettant désormais ce prix aussi à Herta Müller, l'académie de Stockholm envoie un signal qui pourrait faire oublier quelques sottises prises ces dernières années. C'est une reconnaissance de l'art et de l'éthique comme les deux faces d'une même médaille, et notamment la reconnaissance d'une culture de la diaspora détruite et de sa plus éloquente gardienne » Herta Müller, a expliqué lundi, le 7 décembre 2009, à Stockholm, dans son discours intitulé « Chaque mot en sait long sur le cercle vicieux », qu'elle avait commencé à écrire quand les mots n'ont plus été suffisants pour décrire les événements se produisant pendant la dictature de Nicolae Ceausescu ». Ses idées sur la genèse du texte littéraire, ses souvenirs affectivement évoqués par un leitmotiv, le mouchoir, ont structuré son discours : « Le thème de la dictature entre en jeu de son propre chef, car l'évidence ne reviendra plus jamais : chacun en a été entièrement spolié ou peu s'en faut. Cette thématique est présente de façon implicite, mais ce sont les mots qui prennent possession de moi. Et ils entraînent le thème où bon leur semble. Plus rien ne va comme de juste et tout est vrai. Plus l'écrit me dévalise, plus il montre au vécu ce qu'il n'y avait pas dans ce qu'on vivait. Seuls les mots le découvrent, vu qu'ils ne le savaient pas auparavant. C'est lorsqu'ils surprennent le vécu qu'ils le reflètent le mieux. Ils deviennent si concluants que le vécu doit s'agripper à eux pour ne pas se désintégrer. A mon sens, les objets ne connaissent pas leur matière, et les gestes ignorent leurs sentiments, comme les mots ignorent la bouche qui les dit. Mais pour nous convaincre de notre propre existence, nous avons besoin d'objets, de gestes et de mots. Plus nous pouvons prendre de mots, plus nous sommes libres, tout de même. Quand

notre bouche est mise à l'index, nous tentons de nous affirmer par des gestes, voire des objets. Plus malaisés à interpréter, ils n'ont rien de suspect, pendant un temps. Ils peuvent nous aider à convertir l'humiliation en une dignité qui, pendant un temps, n'a rien de suspect ».

* This work was supported by CNCSIS –UEFISCSU, project number PNII – IDEI code 949/2008

Bibliographie de référence

Cesereanu, Ruxandra, *Comunism și represiune în România. Istoria tematică a unui fratricid național*,
Dimisianu, Gabriel, *Exilul în exil în România literară*, 25 iunie –1 iulie, 1997
Gheorghiu, Mihai Dinu, *Exil, disidență și a doua cultură*, București, Univers (f.a)
Iași, Polirom, 2006.
Perrot, Michelle, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998
Spiridon, Monica., *Topographies imaginaires et identités culturelles : la Ville-Texte*, în *Caietele Echinoc*,
vol.III, Cluj, Ed.Dacia, 2002

Sitographie

http://nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2009/muller-lecture_fr.html
<http://www.larevuedesressources.org/spip.php?article1351>
http://www.eurotopics.net/fr/archiv/archiv_dossier/DOSSIER59104-Le-prix-Nobel-de-litterature-attribue-a-Herta-Mueller

